

Une phénoménologie de la vie mensongère

« La phénoménologie ne fut jamais une doctrine d'école ou un corpus d'énoncés orthodoxes mais comme l'a souvent répété E. Levinas, lui aussi disciple original de Husserl, toujours une manière de faire personnellement de la philosophie et d'aller à la vérité, à la présence, à la réalité de soi et du monde »

Michel Dupuis (dans l'introduction à sa traduction d'Edith Stein, *Le problème de l'empathie*, p. 9)

I. LE BARATIN

Lorsque Harry Frankfurt prononce sa conférence à Yale en 2005, intitulée « On Bullshit », il n'anticipe pas le succès considérable que sa publication, un an plus tard, recevra auprès d'un large public. Traduite en français par *De l'art de dire des conneries*, elle permet de poser la question des limites de la liberté que nous pouvons prendre à l'égard du réel. « Arrête tes conneries », dit-on à celui qui pousse trop loin sa fantaisie à l'égard des faits et des circonstances banales. Sans doute est-ce dans la mesure où le terme de baratin et la description qu'en donnait Harry Frankfurt préfiguraient de peu l'apparition de la mal-nommée post-vérité que cette conférence a rencontré un si vif succès. Le baratin désigne en effet l'attitude de ceux qui refusent de s'engager dans la quête de vérité pour la véracité, et s'en tiennent à l'attitude paresseuse des approximations, à une négligence récurrente qui tisse peu à peu des demi-vérités et des faux semblants, de grands silences et finalement de vrais mensonges. Le baratineur comme le fumiste n'a pas vraiment l'intention de mentir et donc de tromper, mais plutôt de s'en tirer à bon compte avec une histoire qui lui convient. Il entend avoir un rapport libre à l'égard de la vérité commune et du réel. Les baratineurs racontent des sornettes, des balivernes ce sont des conteurs de foutaises, souvent d'ailleurs de très agréable compagnie. Frankfurt voit dans cette attitude expéditive et négligente à l'égard des faits partagés un phénomène culturel. « L'un des traits

les plus caractéristique de notre culture est l'omniprésence du baratin » (Frankfurt H., 2006) même si, comme en témoignent des synonymes vieilliss, le phénomène lui-même n'est pas nouveau, son ampleur et sa séduction marqueraient notre époque.

Contrairement à l'homme vérace, qui se trouve du côté de la vérité, ou du menteur qui se tient du côté du faux avec la maîtrise et la supériorité de la double vue que lui reconnaissait déjà Platon dans l'*Hippias mineur*, le baratineur n'est ni d'un côté, ni de l'autre puisqu'il s'en tient à la crédibilité de sa version auprès de ses interlocuteurs. « Peu importe que ce qui est avancé soit vrai, si c'est bien trouvé et que cela passe... », pensent les fumistes plein de faconde, car leur rapport au réel est émoussé. Or, leur attitude et leurs propos contribuent à leur tour à l'émousser. Assez rapidement, le terme de post-vérité apparaît avec un certain optimisme et un sentiment de liberté accrue face à la pesanteur et l'exigeante austérité de la véracité, comme si nous en avions fini avec l'alternative entre vrai et faux. Le terme de post-vérité semble acter le fait que nous puissions vivre en baratinant constamment et que seules les conséquences de nos paroles et de nos actions importent. Accepter de vivre à l'ère de la post-vérité se serait donc dire adieu à la culpabilité du menteur et la culpabilisation par ceux qui veulent nous extorquer des aveux. Pourtant, la post-vérité comme rapport rusé et même fourbe désigne une tentation constante de la pensée, selon Alain Cambier qui la qualifie de régression archaïque qui consiste à s'en tenir à des illusions et des superstitions (Cambier A., 2019).

II. CE NE SONT PAS DES FADAISES

Pourtant, l'interprétation plus ou moins libre et créative de soi que nous élaborons tous pour nous-mêmes semble connaître des limites et lorsque qu'elle les atteint, elle risque de s'inverser en un enfermement. Pour Frankfurt, les faits les plus courants résistent bien à notre liberté de parole ou d'action et nous ramènent alors parfois avec cruauté dans un monde commun qui ne se laisse pas si facilement reformuler. Et pourtant, les fadaïses ne sont pas des fadaïses lorsqu'elles font illusion. Ainsi, plutôt que de faits alternatifs, nous aimerions parler de porte-à-faux pour désigner ce moment où la liberté prise à l'égard des interprétations partagées et de la compréhension commune du monde risque de basculer en son contraire. En réalité, il n'y a pas de véritable alternative

aux réseaux des faits qui peuvent certes être librement traités, mais qui en revanche ne peuvent être niés purement et simplement, et moins encore lorsqu'ils portent sur des questions identitaires. Notre existence ne semble pas pouvoir se fonder uniquement sur les astuces accumulées en permanence, sur cette intelligence pratique que les Grecs nommaient la *mêtis* qui façonne le réel à des fins subjectives en profitant de leur ambiguïté et de leur diversité (Detienne M. et Vernant J.-P., 1974). Parce que Frankfurt ne pense pas qu'une existence puisse refuser tout rendez-vous avec l'exactitude, il publie dans la foulée de ses premières conclusions *De la vérité* (Frankfurt H., 2008). Renonçant toutefois à établir la validité ou la réalité-objective de la distinction entre vérité et mensonge, car cette question lui semble vaine, il entend plutôt montrer l'importance de la vérité. En effet, même ceux qui en appellent à l'impossibilité d'établir la distinction entre le vrai et le faux, les tenants de la post-vérité maintiennent bien un rapport à la vérité, puisqu'ils pensent que c'est *vraiment* impossible. Toutefois, l'asymétrie du rapport à la tromperie est patente : ceux qui interprètent avec largesse refusent eux-mêmes d'être dupés ; d'ailleurs ceux qui exigent la transparence des autres la leur refusent. Or, le rapport à la vérité importe non seulement sur le plan pratique, mais aussi sur le plan théorique, car la vérité et les vérités sont requises pour se frayer un chemin dans les hasards de la vie et les aléas de l'existence individuelle. « Une société dont les membres seraient incapables de distinguer les messages vrais des messages trompeurs s'effondrerait. » (Bok S., 1999, p. 19) Pour les préoccupations quotidiennes, mais vitales, la vérité est essentielle. « Le succès ou l'échec de tout ce que nous entreprenons, et donc de notre vie, dépend de notre propension à prendre la vérité pour guide, ou au contraire à suivre aveuglément l'ignorance et le mensonge. [...] Sans la vérité, la vie est impossible. Nous avons besoin d'elle non seulement pour comprendre les fondements d'une existence heureuse, mais aussi pour assurer notre survie. » (Frankfurt H., 2008, p. 35-36) Et cette question pratique semble se poser davantage encore lorsqu'elle touche la connaissance de soi. En effet, l'option utilitariste qui pose la possibilité de s'en tenir au discours souhaité semble toujours poser des mensonges à très court terme et ne mettant en scène qu'un trompeur et un trompé, ce qui les rend finalement très abstraits. Toutefois, la bonté des mensonges paternalistes semble démentie par les grandes histoires de vies mensongères qui fascinent et effraient tout à la fois en raison de leur caractère tragique.

Œdipe est certainement une figure paradigmatique à cet égard. Selon Patočka, si le malheur tombe sur Thèbes, c'est qu'Œdipe ne sait pas qui il est. En effet, toute une famille régnante et dès lors toute une cité basculent dans le porte-à-faux alors même que le récit ne repose sur aucune intention mensongère, c'est-à-dire sur aucune intention de tromper. L'abîme qui s'ouvre sous la cité de Thèbes est consécutif à une double erreur : d'une part, Œdipe ignore sa véritable naissance et il se trompe dès lors quant à sa filiation. D'autre part, Jocaste ignore que son fils a survécu et qu'elle l'épouse. Cet emboîtement de deux erreurs de bonne foi ou de deux ignorances confinera au secret d'une naissance.

III. CONTIGUÏTÉ DU SECRET, DE L'ERREUR ET DU MENSONGE

Se générant mutuellement, les erreurs conjuguées, le secret et le mensonge sont en fait contigus lorsqu'ils s'installent dans une temporalité longue en raison de leur succès.

Certaines informations restent ainsi cachées sans résulter d'une intention de tromper produisant finalement le même effet qu'un secret délibéré, qui est une prise de pouvoir (Bok S., 1989) sur celui qui peut attendre un certain type d'informations. Un mensonge malveillant, qui vise à faire douter une personne orgueilleuse, mais qui est immédiatement suivi d'un « je plaisante », est bloqué dans sa force causale et ne pourra donc pas produire d'effets, puisque sa puissance est immédiatement anéantie par la déclaration de son statut. Par contre, le mensonge qui ne sera pas découvert, produit une réalité nouvelle, parallèle *et* entrelacée, un arrière-monde irradiant et efficace, qui constitue un porte-à-faux pour la réalité objective et communautaire. Et ainsi, l'erreur et le secret génèrent du mensonge qui lui-même produit de l'erreur et de l'opacité ; et à terme peut-être une vie mensongère. Œdipe ignore une part de lui, car les circonstances se sont modifiées à l'insu de ses parents biologiques qui l'avaient exposé. En nous basant sur la terminologie du mensonge, nous pouvons parler de secret blanc lorsqu'il n'y a pas d'intention de cacher, tandis que le franc secret retient de l'information dans une relation où elle devrait circuler. Ainsi par exemple lorsque des parents, mêmes adoptifs, doivent à leur enfant une certaine vérité, sur son origine, faute de quoi son identité est entravée et plonge dans des demi-vérités (Frogneux N., 2019).

La tradition de la philosophie morale tente, depuis Platon, Saint Augustin et Saint Thomas, de cerner et distinguer les intentions plus ou moins trompeuses, qui seraient caractéristiques du mensonge plus ou moins malin et d'établir ainsi une gradation morale. Les moins graves requis pour une vie sociale agréable, sont les plus fréquents, mensonges de plaisanterie et compliments (Seron X., 2019), ce sont les mensonges divertissants et joyeux qui permettent des récits fleuris et une certaine emphase dans les narrations quotidiennes. Ils constituent le sel de nos relations. Ces mensonges ne nient pas la réalité, mais l'embellissent ou l'amplifient, en créant un effet positif : par exemple de donner bonne mine à celui qui s'entend complimenté. La gradation est subtile des compliments vers les mensonges bienveillants qui nient la situation pénible en vue de créer de la convivialité et de réassurer. Ces mensonges sont non seulement pardonnés, mais même essentiels à la vie sociale qui s'accommode mal de la pure franchise. En effet, ces mensonges tentent « d'échapper aux conséquences fatales qui se produiraient si la vérité n'était pas altérée. » (Frankfurt H., 2006, p. 61)

Pourtant, avec le temps, ils n'engendrent pas que des conséquences positives, car ils instaurent une distance de plus en plus grande entre les interlocuteurs, selon qu'il est supportable de fréquenter ceux qui doutent et qu'il faut éviter ceux qui ne croient pas le menteur, à moins qu'avec leur prolifération, les relations gagnent la distance de l'hypocrisie. Le chemin a été long pour que les relations entre les médecins et les patients sortent du paternalisme et que l'avantage de la vérité, aussi pénible soit-elle, puisse être considérée comme un droit à être soi-même.

IV. LA PERFORMATIVITÉ DU MENSONGE

Sur le long terme les mensonges bienveillants peuvent en fait s'avérer tout aussi dommageables que les mensonges malveillants : l'histoire tragique de Florence Foster Jenkins en témoigne (dont est inspiré le film éponyme). Tout part d'une malchance ou d'un paradoxe : la riche Florence chante faux, mais elle aime le chant et le piano. Elle s'enfoncé alors dans le déni quant à son talent de soprano. Ce qui pouvait au départ n'être qu'une erreur de jugement sur soi-même devient un mensonge à soi-même par le relais de la bienveillance environnante et d'intérêts de plus en plus égoïstes de la part de son entourage. Le temps passe et le porte-à-faux se construit puis se prolonge, au point qu'elle ambitionne

d'organiser un concert au Carnegie Hall, le 25 octobre 1944. La confrontation avec le jugement des mélomanes est impitoyable et la vérité éclate : Florence Foster ne sait pas chanter. Mais désormais cette vérité du public est irréconciliable avec la sienne de musicienne passionnée et de grande soprano. Aucune intention véritablement maligne ou trompeuse n'a présidé à la construction de cette vie phantasmée, ou plutôt faudrait-il dire mensongère, car une vie dans le mensonge, contrairement à une vie rêvée, se construit dans un enchevêtrement constant avec le réel. Alors qu'une vie phantasmée se sait parallèle et donc telle un épiphénomène, sans portée causale, une vie dans le mensonge baratine, elle s'arrange sans cesse avec les faits pour générer les conséquences favorables aux acteurs en présence, jusqu'à ce qu'elles deviennent indésirables, irréparables et irrémédiables. Grâce à sa fortune, Florence Foster Jenkins a réellement rempli la salle mythique du Carnegie Hall, telle une grande cantatrice.

Ainsi, l'ampleur des conséquences et la durée de l'histoire propagée font de l'intention initiale un point assez indifférent. En réalité, le processus de la vie mensongère permet de sortir la question du mensonge d'un contexte moral pour lui donner une portée anthropologique. Aussi, la genèse d'une vie en porte-à-faux peut-elle être logée dans l'erreur, le secret, le déni ou la demi-vérité bienveillante. Il semble par contre décisif que le mensonge se maintienne, que des vies se construisent à partir de lui ou autour de lui, non pas comme des alternatives mais comme des vécus.

De même, que le mensonge soit adressé à autrui ou porte sur soi-même, dans une forme de dénégation, sera relativement indifférent pour ce que nous cherchons à décrire, car dans les deux cas, ils sont contigus et résultent tous deux d'un manque de vigilance et d'une négligence à l'égard des faits, qu'ils concourent à produire dans un processus circulaire.

La distance s'installe alors entre le monde mensonger et le monde commun, traçant une ligne de partage avec l'entourage, puisqu'il est de plus en plus difficile de déconstruire une inexactitude qui a pris corps. Les proches sont alors eux aussi en porte-à-faux puisqu'ils ne peuvent ni ne veulent rester proches du menteur sans collaborer à son monde qu'ils savent fallacieux.

Ainsi le rayonnement sur les proches impose à l'entourage un dédoublement consécutif à celui du menteur. Tandis que François Mitterrand semble maîtriser ses deux univers parallèles, sa fille, Mazarine Pingot

doit grandir sur un sol instable ou bistable. « La liberté est d'abord une manière de ressembler aux autres, moi qui vient d'un monde qui n'existe pas. [...] Une organisation compliquée me permet d'être des deux camps sans trahir ni les uns, ni les autres. Dans mon cœur c'est moins clair. La cloison est inébranlable, la déchirure à l'œuvre. » (Pingeot M., 2005, p. 85-86) Ce monde qui n'existe pas a donc le pouvoir de la déchirer.

V. LE VRAI-SEMBLANT OU L'ILLUSION VÉRACE

La réussite du mensonge, qu'il soit blanc ou franc, qu'il soit paternaliste ou égoïste, tient donc certainement à sa crédibilité dans l'interlocution et dans le contexte où il est énoncé, et au fait qu'il ne soit pas immédiatement démenti. À cet égard, l'histoire de Jean-Claude Romand qui a sciemment tissé pendant 18 ans sa propre vie mensongère de médecin est paradigmatique. À la différence d'Œdipe et de Florence Foster Jenkins, il menait une vie double : sachant parfaitement qu'il n'était pas celui qu'il prétendait être et maîtrisant les biographies de son entourage. Toutefois, au moment où il est dans l'impasse financière, faute de pouvoir rembourser l'argent à investir qui lui avait été confié, le 9 janvier 1993, il déclenche une vague de violence et tue à la carabine sa femme et ses deux enfants, ainsi que ses parents, avant de mettre le feu à leur maison. Son mensonge initial était assez anodin, puisque Romand prétendait avoir réussi sa deuxième année de médecine alors qu'il ne s'était pas présenté à l'un de ses examens. Mais par la suite, le mensonge prend corps. En effet, Jean-Claude Romand continue à fréquenter les cours et prétend finalement être diplômé, et est ensuite engagé comme chercheur à l'OMS. Il continuera à se tenir au courant des progrès médicaux en lisant sans relâche des publications scientifiques sur les aires d'autoroute où il passe ses journées. À l'origine, son mensonge était sans doute paternaliste et égoïste, car il mentait pour ne pas décevoir sa famille, ses parents, celle qui deviendra ensuite sa femme et enfin ses enfants. Mais avec le temps et la progressive construction de sa vie de médecin, le mensonge est devenu de plus en plus égoïste.

Même si son mensonge le dédouble, il semble générer plus fondamentalement une vie vraisemblable, car Jean-Claude Romand se vivait comme médecin, au moins partiellement c'est-à-dire intellectuellement et socialement, en raison de ses compétences partagées avec ses amis médecins et de son statut familial dans sa petite ville de province. Grâce

à ce mensonge, il a pu se construire une réputation et une vie de médecin, non seulement avant les meurtres, mais aussi en prison où ses compétences médicales lui ont valu d'être surnommé « le doc » par les autres détenus qu'il soignait jusqu'à sa sortie de prison en juin 2019.

Par conséquent, lorsqu'il a une certaine fortune, le mensonge a une dimension performative et donc anthropologique. Il ne s'agit pas du pur performatif d'Austin, par lequel des mots seuls parviennent à produire du réel, mais de cette efficacité performative ou de l'effet sophistique (Cassin B., 2018) qui fait que les discours et les gestes s'enchaînent pour créer une vie éloignée de la matérialité et de l'objectivité du réel partagé. Si la vérité ne se dit pas, mais se vit, de même en est-il du mensonge : il ne se formule pas seulement, mais se vit et irradie dans l'entourage avec plus ou moins de force selon le lieu où se trouve son énonciateur. Or, lorsqu'un mensonge très précis et bien construit peut recevoir une certaine crédibilité, il engendre performativement la possibilité d'un monde et d'une vie en porte-à-faux.

VI. FONDER OU FAUSSER LE MONDE COMMUN

Ainsi, la performativité du mensonge s'inscrit dans un continuum, celui de la liberté de la parole et de la puissance performative du langage, qui peut aller jusqu'à la production de toute pièce d'une réalité. Sur cette ligne continue se trouvent tant la *vérité critique* du résistant que le *mensonge critique* de l'utopiste : puisque tous deux entendent résister à la vérité purement factuelle (Tagliapietra A., 2001).

Ainsi la célèbre déclaration d'Helmut Kohl lors de la réunification de l'Allemagne, « Un mark [de l'Est] égal un mark [de l'Ouest] », était-elle sciemment fautive sur le plan descriptif, mais en raison du pouvoir performatif de celui qui la prononçait (et pouvait la faire suivre d'effets), elle était véridique et a produit une nouvelle réalité à l'échelle d'un pays. De même, le langage, par définition performatif, lorsqu'il est mensonger produit-il une réalité à partir d'une prise de liberté risquée à l'égard du réel et de la communauté. La vie en porte-à-faux n'est donc pas seulement celle du menteur, mais aussi celle de son entourage et des proches qui sont atteints dans leur monde commun. En effet, en trahissant les faits, le fabulateur transforme le réel de ceux qui entretiennent avec lui une relation épaisse, c'est-à-dire une relation de confiance par laquelle ils accèdent au monde. Car le monde n'est pas donné sans intermédiaires,

mais à travers ceux qui nous ont accueillis lors du premier mouvement de l'existence (Patočka J., 1988), le mouvement d'accueil dont nous dépendons pour établir la solidité du monde. C'est pour cette raison que « Dans notre vie concrète, nous sommes une formation intersubjective » (Patočka J., 1995, p. 145). Ces relations ne sont pas premières seulement au sens chronologique, même si les relations les plus précoces sont pour la plupart épaisses, elles le sont aussi ontologiquement puisque ce sont des relations décisives pour notre accès au monde et à sa compréhension. Lorsque ces relations épaisses sont mensongères, sciemment ou pas, elles créent un rayonnement autour d'elles qui produit des porte-à-faux dans les existences plus ou moins proches, et des ébranlements qui seront plus ou moins intenses et dangereux selon le degré de confiance accordé au menteur. En effet, de même que le secret apparaît sur fond d'une attente de véridicité, l'instabilité du porte-à-faux présuppose une confiance trompée, due pourtant au sein de relations épaisses. La tromperie s'accompagne alors d'un profond sentiment de trahison. « La trahison présuppose des relations humaines inconditionnées et une fidélité intègre, car c'est ce genre de relation qu'elle met en danger. » (Margalit A., 2017, p. 26) Le fait d'avoir accordé sa confiance à un proche qui nous a trompés nous fait douter de nous-mêmes et de notre propre jugement, c'est-à-dire de notre capacité à discerner les personnes fiables et bienveillantes des autres, celles qui méritent notre confiance de celles dont nous devons nous méfier. Mais la relation aux autres entache aussi notre confiance en des jugements théoriques et en notre capacité cognitive à distinguer le vrai du faux, car au cœur de la rationalité se trouve la logique et celle-ci suppose au minimum de ne pas se tromper soi-même. Faute d'une (certaine) solidité du sol offert par les proches, la vie reste flottante et vertigineuse, toujours douteuse, ce qui provoque une inconsistance voire une diffraction de soi. Et finalement, la vie mensongère barre l'accès à soi.

Il arrive parfois que le menteur puisse livrer le porte-à-faux à ses suivants et quitter la vie en emportant celle qu'il avait imaginée et créée comme un précieux trésor. Dans cas, les survivants découvriront qu'ils n'ont pas vécu avec celui ou celle qu'ils croyaient et donc la vie qu'ils pensaient vivre.

Ainsi, l'épouse qui a vécu toute sa vie de couple en croyant son mari fidèle et qui se rend compte en allant sur sa tombe qu'une rose rouge y est renouvelée quotidiennement, elle apprend alors qu'un autre couple, avec une maîtresse aimante et constante, était porté par son mari. Si les deux vies de son mari sont parallèles, la sienne n'a pas été celle qu'elle

croyait être, son couple n'était pas celui qu'elle croyait vivre. Son vécu conjugal était celui d'une femme aimée exclusivement, mais en croisant son vécu à d'autres témoignages, elle découvre la discordance du vécu d'une épouse qui croit son mari fidèle avec l'histoire d'une femme trompée, qui est bien la sienne et qu'elle n'a pourtant pas vécue. Durant toutes ces années, son vécu ne correspondait pas aux faits communs et dès lors que son mari est décédé, elle ne peut que le vivre que comme deux récits alternés et irréconciliables de son histoire bistable. Pour les témoins, Œdipe est tout autant le fils que le mari de Jocaste, mais quant à lui, il n'a jamais été le fils de sa femme. Le porte-à-faux et le dédoublement affectent parfois davantage l'entourage que le menteur qui réussit à maîtriser parfaitement les mondes qui se juxtaposent. À propos de son père, Mazarine Pingeot écrit : « Personne ne lui volait son image [...] Quelqu'un qui maîtrisait aussi bien sa vie savait ce qu'il livrait en pâture à ceux qui écrivaient sur lui. » (Pingeot M., 2005, p. 156) Le caractère public des personnalités engagées ne rend que plus explicites les zones apparentes ou cachées de ces vies marquées par le clair-obscur.

Ne se limitant ni à une question morale, ni à une question de langage, les mensonges et leurs conséquences ont bien une portée anthropologique. Après un sentiment de liberté et de puissance, ils provoquent un enfermement progressif de celui qui ment, sciemment ou pas, et de ceux qui sont affectés par le mensonge. Il en résulte une existence d'une indigne solitude, celle d'une vie dans le secret comme au cachot. Jean-Claude Romand écrit dans sa correspondance avec Emmanuel Carrère : « Si j'avais eu accès à ce "je" et par conséquent au "tu" et au "nous" en temps voulu, j'aurais pu leur dire sans que la violence rende la suite du dialogue impossible. » (Carrère E., 2000, p. 206)

Et la mise à distance des faits et des autres engendre une perte de maîtrise et de contrôle qui finit par provoquer une perte du sens de la réalité et le sentiment d'être fou, de perdre complètement la maîtrise des faits et des récits dont on pensait disposer. Lorsque le porte-à-faux devient trop long et trop lourd, il est menacé par la folie et la violence.

VII. IRRÉSOLUTION DE SOI

Ne faut-il pas voir alors un continuum entre la vie dans le mensonge et le mensonge pathologique ? En effet, en troublant le moi, le mensonge semble toujours déréaliser le monde, le rendre plus fragile et plus

insaisissable. L'hétéronomisation du monde serait alors progressive : « le mensonge pathologique n'est pas une *déformation utilitaire de la réalité* ; il est le résultat d'une *intensité insuffisante de l'expérience du réel*. Le menteur ordinaire est en marge de la vie parce qu'il ment ; le menteur hystérique ment parce qu'il est en marge de la vie » (Gabel J., 1995). Mais il nous semble que, en raison de son succès, le premier peut mener au second.

De cette manière, Frankfurt rejoint Joseph Gabel, qui parle de la vie dans le mensonge comme d'une vie guidée par l'hétéronomie. « Quand une personne découvre que quelqu'un en qui elle avait entièrement confiance lui a menti, elle comprend qu'elle ne peut plus se fier à son propre jugement. Elle s'aperçoit qu'elle est trahie par ses penchants naturels. Ceux-ci lui ont masqué la vérité au lieu de l'aider à l'atteindre. Sa confiance en soi s'est avérée nuisible et donc irrationnelle. Puisqu'elle se rend compte que sa nature l'empêche de rester en contact avec la réalité, il est normal qu'elle se sente un peu folle. » (Frankfurt H., 2008, 77) Et ce sentiment de folie nous guette lorsque nous sommes dans un rapport trop lâche à notre monde.

Les mensonges permettent donc d'enrichir le réel et de vivre dans un monde plus complexe, lorsqu'ils sont conscients et délibérés, puisqu'ils dédoublent ou diffractent la réalité dans laquelle le menteur doit vérifier et éviter les interférences. Mais lorsque le mensonge est subi par soi-même (dans le déni) ou par les autres (qui sont trompés), il rétrécit le monde et voile certaines de ses parties nécessaires à sa compréhension. « Les mensonges ont pour but de fausser notre perception de la réalité, et donc, au sens propre de nous rendre fous. » (Frankfurt H., 2008, p. 70) Si ce n'est pas toujours leur but, c'est certainement leur effet. Alors que le menteur maîtrise son monde et joue de ses images, décidant de laisser ses mensonges pour revenir au réel, la vie dans le mensonge est une vie de pseudo. Pavlowitch le narrateur de *Pseudo* qui est interné affirme : « Je suis une œuvre collective, avec ou sans préméditation, je ne puis encore vous le dire. [...] Je savais que j'étais fictif. » (Gary R., 1976, p. 16) Mais lorsqu'elle s'avère aussi réelle que celle dont tout le monde témoigne, elle devient un pseudo-pseudo, comme le dit si bien Romain Gary/Émile Ajar. Dans la vie en porte-à-faux le mensonge a si bien pris corps et geste, il a si longtemps façonné les vies, que les versions sont interchangeables et renvoient mutuellement l'une à l'autre comme à des doublures réciproques. Le rayonnement du mensonge a rendu les vécus indécidables, c'est-à-dire bistables.

Par contre, dans le jeu fictionnel-réel de Gary-Ajar, les auteurs et les personnages publics se situent sur le même plan : « Il n'y a pas de commencement. J'ai été engendré, chacun à son tour, et depuis, c'est l'appartenance. J'ai tout essayé pour me soustraire, mais personne n'y est arrivé, on est tous des additionnés. » (Gary R., 1976, p. 11) Cette identité à la fois singulière et plurielle a mis en difficulté l'auteur de deux Goncourt, prix que l'on ne peut se voir attribuer qu'une seule fois.

VIII. LES AVEUX COMME BIFURCATIONS

Pourtant, la vie humaine semble osciller entre de libres diffractions et des rendez-vous avec la vérité, car le dédoublement complet ne peut avoir lieu et les doublures de soi restent solidaires entre elles. En effet, comme le souligne Jankélévitch (Jankélévitch V., 1998), la question du mensonge est déjà nichée au cœur même du dédoublement de la conscience et à sa capacité d'émancipation. Cette émancipation constitue un subtil tissage en accord avec soi-même, avec son entourage et avec le monde. Patočka souligne ainsi qu'aucun humain ne peut échapper à son destin, c'est-à-dire à la question de la vérité : « L'histoire humaine est l'histoire du rapport de l'homme à la vérité – l'histoire de notre clairvoyance et de notre aveuglement. » (Patočka J., 1990, p. 160) Les deux étant dialectiquement liés. En effet, les points de résistance apparaissent, en soi, chez les autres ou dans la consistance du monde, qui mettront fin à la liberté interprétative. Par l'écoute et l'observation des autres et des situations, de telles opportunités peuvent s'offrir, qui sont autant d'ouvertures possibles vers le « je », le « tu » et le « nous » qui étaient devenus inaccessibles.

Pour Bernard Williams, la vérité n'est pas un donné factuel ou une adhérence correspondantiste aux faits, car elle repose sur le trépied de deux vertus, la sincérité et l'exactitude, et ainsi par une situation intersubjective. La sincérité est le fait que le locuteur croit que ce qu'il dit est vrai et pour cela, il ne se dédouble pas : sa langue ne fourche pas. Il ne voit pas double, il ne louche pas. Et la véracité sera le fait de dire aux autres ce que l'on croit vrai de manière à ce qu'ils le comprennent comme tel. Cette sincérité suppose donc un pacte en contexte avec le ou les interlocuteurs pour que le sens ne soit pas contredit par la situation, qu'il ne soit pas pris sans sérieux sur le ton de l'humour ou de l'ironie. Dans le cas des mensonges blancs, précisément ce pacte est faussé, puisque ce qui est dit est vrai, mais dans un contexte qui induit une interprétation

erronée et donc fausse. Ainsi par exemple en jouant sur l'ambiguïté des noms, lorsque Iseut sortant de la barge déclare n'avoir jamais été dans les bras de nul autre homme que de ce « passeur », qui est bel et bien Tristan, elle prononce un mensonge blanc. Par contre, le franc mensonge énonce une contre-vérité, au sens où le contenu de la proposition est faux. Alors que le porte-à-faux laisse des occasions de concilier des rendez-vous avec la vérité, pour une vie dans le mensonge le prix de la saisie de ces occasions sera extrêmement élevé et les dommages considérables.

Vivre dans le mensonge peut donc commencer par du baratin, mais dès lors que celui-ci s'est incarné, grâce à son succès, il crée un monde qui se détache relativement des faits et donc oblige le baratineur à devenir mensonger pour accommoder de plus en plus les vérités communes selon son scénario : il doit désormais entretenir ce monde mensonger et le consolider en déréalisant celui qu'il partage avec les autres. Dès lors sa sincérité se dédouble, puisqu'il s'agit d'entretenir deux types de confiances et de coopérations incompatibles entre les récits désormais divergents. Le baratineur est ainsi désormais sommé d'être loyal à l'égard d'une réalité factice en raison des relations de confiance qu'il a suscitées avec ceux qui le partagent de plus ou moins bonne grâce. C'est là la sincérité du menteur.

Sur ce point, nous rejoignons Socrate dans l'*Hippias mineur* : celui qui peut encore sortir du mensonge par des aveux ou des dédits et des démentis est plus capable que celui qui ne le peut plus, car il a un rapport plus fort au réel.

Il est alors évident que la véracité, la sincérité et l'exactitude sont des processus de constant ajustement à soi et à ses propres croyances, aux autres et à leurs attentes qui font l'objet de pactes, et enfin à l'état du monde que l'on désire comprendre et dévoiler le plus précisément possible. Il ne suffit donc pas d'être sincère pour être vrai, car la sincérité comme vertu ne peut pas se draper d'ignorance et doit constamment vérifier l'exactitude du contenu de ce qui est énoncé en s'exposant à être sans cesse démentie par un changement de perspective, un surcroît d'information ou un changement de conditions dans l'état du monde. Être sincère et véridique, ne signifie pas non plus être seulement authentique ou naïvement transparent. En effet, non seulement la transparence est un idéal impossible à atteindre pour soi-même, mais elle n'est certainement pas souhaitable dans les relations aux autres, puisqu'elle imposerait une franchise qui pourrait s'avérer impudique voire blessante.

Dans ce cas de réajustement constant, l'aveu n'est pas extorqué de l'extérieur, comme chez Foucault, mais coexiste avec cette constante

dynamique de sortie de l'erreur et de l'illusion, comme une suite de démentis et de corrections du faux qui permet d'élaborer l'unité de l'existence comme processus réflexif d'autocorrection dans les relations aux autres et au monde. En effet, le plus souvent, la vérité prend du temps faute de quoi elle peut être brutale. Seuls ceux qui ont une certaine capacité de franchise, parce qu'ils effectuent un travail sur eux-mêmes d'ordre psychologique et même spirituel, ceux qui peuvent se remettre en question et accepter qu'ils ont eu tort ou se sont trompés, seront capables d'affronter rapidement et franchement certaines vérités sans que cela relève de la brutalité (Solemne M. de, 1999), et ce dans la mesure où ils ont encore des liens forts avec le monde commun.

En ce sens, la véracité et la vérité ont un lien direct avec le choix d'un genre de vie ou une herméneutique de soi, qu'ils sont capables de maintenir. « L'unité de l'existence c'est-à-dire l'unité que nous formons avec les autres, avec le monde et avec nous-mêmes. » (Porée J., 2018, p. 50) Une unité du moi dynamique, c'est-à-dire une unification similaire préside au soin de l'âme et l'exigence du connais-toi toi-même, selon Patočka. Or, se tenir à l'intérieur de ce périmètre est plus compliqué à mesure que le temps passe et que le porte-à-faux s'est installé, toujours plus instable du point de vue de sa crédibilité et toujours plus définitif puisqu'aucune issue ne s'offre plus sans dommages, parfois irréversibles, en cascades.

Un dicton italien affirme que les mensonges ont le nez long et les jambes courtes (Bettetini M., 2003), qu'ils se dénoncent eux-mêmes et apparaissent comme tels, ce pourquoi ils sont souvent très tôt démasqués. Ainsi, plus cette confrontation arrive tard, plus les conséquences et les dégâts du dévoilement seront nombreux et importants. (Romain Kacew)/ Romain Gary/(Émile Ajar) est ainsi percé à jour lorsqu'il reçoit un deuxième prix Goncourt : « Ce qu'il m'a fallu comme ruses avec moi-même, démentis intérieurs, simulation et pseudo-pseudo, seuls les journalistes qui m'ont démasqué en novembre 1975, au moment des prix littéraires, et qui m'ont déclaré fictif, mystificateur, ouvrage collectif et canular peuvent le comprendre. » (Gary R., 1976).

Dans les vies en porte-à-faux, certaines occasions semblent se présenter comme des possibilités de mettre fin au processus centrifuge de soi et de restaurer cette dynamique d'unification afin que puissent coexister les mondes et que l'avenir ne soit pas bloqué. L'aveu, contrairement au repentir qui est tourné vers le passé, rouvre un tel avenir en renouant avec des vérités communes, avec le monde des faits partagés. Socrate est « celui qui appelle les hommes à ouvrir les yeux sur eux-mêmes, à avoir

non seulement le courage de vivre, mais aussi de voir qui vit en eux ; une découverte intransigeante, pas pour le jeu, mais pour le soin, afin que rien ne nous échappe de ce qui est essentiel dans notre vie, l'essentiel que Socrate désigne par le mot *νοησιμόν*. » (Patočka J., 2017, p. 99-101)

De cette manière, il reprend le fil de l'identité narrative qui est réflexive et doit pouvoir se communiquer pour que les autres valident notre récit : l'identité narrative suppose donc un fil unique, aussi tortueux soit-il, qu'il est toujours possible de reprendre au sein d'un récit à adresser aux autres. Dans le cas contraire, l'incohérence au sein de l'ipséité et dans la relation aux autres est tellement forte qu'elle devient indicible, soit parce que les facettes multiples du soi sont irréconciliables dans la mesure où elles créent trop d'incohérence, soit parce que le vécu personnel et la vie commune ne se rencontrent plus.

La vie en porte-à-faux peut être celle d'une personne qui, comme Œdipe, a sincèrement recherché la vérité, tout comme celle d'un menteur déterminé, tel Jean-Claude Romand, qui a sciemment construit et maintenu une vie double ou triple, c'est-à-dire diffractée, mais elle peut aussi résulter du souci de sa réputation sociale. Comme dans le cas de Florence Foster Jenkins, le baratin et les petits arrangements avec les faits commencent souvent de manière inoffensive ou même positive, comme une concession, une plaisanterie ou une tentative osée d'embellir le réel. Toutefois, le monde du baratineur se referme et se rétrécit dans une logique cumulative de mensonges et de prises de distances, car son auteur ne pense plus pouvoir le déjouer sans engendrer des dommages considérables. Ensuite, la charge du démenti commence à peser également sur l'entourage, car les mensonges, les secrets et le déni prolifèrent pour maintenir le monde qui est devenu en partie la chair du menteur et de ses proches. Le choc du réel est extrêmement rude. Arrivé en prison, Romand « s'estime sorti du labyrinthe des faux semblants, habitant d'un monde douloureux mais "vrai". [...] Je n'ai jamais été aussi libre, jamais la vie n'a été aussi belle. Je suis un assassin, j'ai l'image la plus basse qui puisse exister dans la société, mais c'est plus facile à supporter que les vingt ans de mensonge d'avant. » (Carrère E., 2000, p. 184)

Lorsque la vérité vient trancher dans la lumière et sans compromis, c'est pour faire exploser le monde mensonger devenu intolérable et invivable. C'est là la force de la vérité comme *parrêsia*, c'est-à-dire dans la force de sa révélation qui fait pour ainsi dire éclater au grand jour la fausseté de la situation maquillée et des compromissions qui en découlent. Elle peut être le fait de celui qui désire sortir d'une situation faussée

comme des témoins environnants. La franchise au présent caractérise ce moment, qui n'est autre qu'un moment de dissidence ou d'affirmation morale, quoi qu'il en coûte pour le futur. Le parrésiasite joue ce rôle de révélateur, sur le plan personnel comme sur le plan politique, car il accepte alors de se mettre au ban de la société et de renoncer au monde commun pour que la vérité éclate. Si la vérité commune n'est plus dicible, alors elle éclate soudain sous forme de violence ou d'effondrement (de soi, des relations ou d'un vieux monde). « L'examen continu par lequel il montre que la communauté est dans un piètre état, est précisément ce qui lui attire la haine de tous » (Patočka J., 1983, p. 124), car il ne fait aucune concession pour que le monde ancien soit maintenu.

Pourtant cette lumière est insupportable et Œdipe s'aveugle avant de s'exiler à Colone. Dans l'*Apologie*, par son courage sacrificiel, Socrate incarne la figure du parrésiasite qui affronte par son propos et par son attitude l'hypocrisie et la fausseté des baratineurs. L'homme qui remet en question leur existence et leur mode d'être n'a pas forcément de proposition pour la nouvelle voie d'un monde commun. Il apparaît au contraire comme une menace. « Il est le premier à opposer à la tyrannie secrète et aux vestiges de l'ancienne morale, l'idée que l'homme orienté au sens plein du terme vers la quête de la vérité, l'homme qui examine ce qui est bon, sans savoir lui-même ce qui est positivement bon mais en réfutant simplement les opinions fausses, paraîtra nécessairement le plus méchant et le plus nuisible des hommes, alors qu'il est en réalité le meilleur, et qu'au contraire celui qui adopte l'attitude de la foule paraîtra le meilleur, bien qu'en son essence la plus profonde il représente le pire, et que le conflit inévitable entre les deux ne pourra se terminer que par la perte de l'homme de bien. » (Patočka J., 1983, p. 97)

Aussi, pour pouvoir demeurer dans le monde commun, Jocaste veut mettre fin à la quête absolue de son fils-mari. Lorsque Jocaste prend conscience du fait qu'Œdipe est son fils en plus d'être son époux, elle cherche à sauver leur monde et à éviter la catastrophe familiale. La tragédie tient pourtant au fait qu'il n'est plus possible désormais de maintenir l'illusion, mais pas davantage d'en sortir. Tel est le pressentiment de Jocaste qui cherche à rester à toute force en-deçà du seuil de la révélation. « Par les dieux ! si tu as quelque souci de ta vie, ne recherche pas ceci. C'est assez que je sois affligée. [...] Ô malheureux ! Plaise aux dieux que tu ne saches jamais qui tu es ! » (Sophocle, *Œdipe roi*, VIX).

En effet, Jocaste sait que le dévoilement et la clarification des identités respectives ne peuvent désormais qu'être délétères, car elles

sont devenues indécidables. Leur vécu commun fut celui de deux époux, mais selon les faits communs, ils sont aussi mère et fils. Ils sont l'un et l'autre, mais de deux points de vue différents et dans deux temporalités différentes. La conscience tragique surgit au moment où il devient patent qu'il n'est plus possible ni d'être vérace, ni d'être mensonger, puisque d'une part la vie mensongère n'est plus tenable, mais d'autre part aucune sortie n'est plus possible sans d'extrêmes dégâts. Son dévoilement selon une logique disjonctive ne peut qu'entraîner une série de bouleversements et d'effondrements qui vont ravager les identités bistables lentement construites.

Florence Foster Jenkins s'effondre lorsqu'elle prend conscience de la qualité lamentable de son performance lyrique.

En revanche, l'entêtement d'Œdipe est délétère ou présomptueux, lorsqu'il tente d'atteindre une clarification sans reste, qui est réservée à l'oracle et donc aux dieux. « Notre manière d'être dans la clarté est précisément cette errance dans le cadre d'une clarté en totalité qui n'est pas la nôtre mais à laquelle nous ne pouvons nous soustraire et qui détermine le sens et le chemin de notre errance d'une manière qui n'est pas d'abord transparente pour nous et ne le devient qu'en tant qu'*excès*. » (Patočka J., 1983, p. 67. Nous soulignons.)

L'expérience extrême de l'auto-trahison permanente par le mensonge et les faux-semblants peut déboucher sur une personnalité contradictoire, qui s'autodétruit. Bien plus qu'une exigence morale, le rendez-vous avec la vérité semble donc être un impératif anthropologique, puisqu'il est le rappel que nous partageons un monde commun auquel les autres nous ont donné accès avec plus ou moins de fiabilité. Il est le rendez-vous avec une vérité plus essentielle que celui de la parole vraie. C'est pourquoi dans la lignée de Harry Frankfurt, Jan Patočka et Bernard Williams, Sissela Bok affirme : « Le rôle que l'on assigne à la vérité restera toujours central dans la manière dont nous concevons le genre de personne que nous voulons être – comment on veut traiter non seulement les autres, mais soi-même. » (Bok S., 1999, p. XIX)

Université catholique de Louvain
 Institut supérieur de Philosophie
 Faculté de Philosophie, Arts et Lettres
 Place Cardinal Mercier, 14 – boîte L3.06.01
 B – 1348 Louvain-la-Neuve
 nathalie.frogneux@uclouvain.be

Nathalie FROGNEUX

BIBLIOGRAPHIE

- ARENDR, Hannah (1972). *La crise de la culture. Huit exercices de pensée politique*. Trad. sous la dir. de Patrick LEVY. Paris, Gallimard (coll. Idées).
- BETTETINI, Maria (2003). *Petite histoire du mensonge*. Trad. par Patricia VALENSI. Paris, Hachette.
- BOK, Sissela (1989). *Secrets. On the ethics of concealment and revelation*. New York, Vintage Books.
- (1999). *Lying. Moral choice in public and private life*. New York, Vintage Books.
- CARRÈRE, Emmanuel (2000). *L'adversaire*. Paris, POL.
- CASSIN, Barbara (2018). *Quand dire c'est vraiment faire. Homère, Gorgias et le peuple arc-en-ciel*. Paris, Fayard (coll. Ouvertures).
- DETIENNE, Marcel –VERNANT, Jean-Pierre (1974). *Les ruses de l'intelligence. La mètis des Grecs*. Paris, Flammarion (coll. Nouvelle bibliothèque scientifique).
- FRANKFURT, Harry (2006). *De l'art de dire des conneries*. Trad. par Didier SÉNÉCAL. Paris, 10/18 (coll. Fait et cause).
- (2008). *De la vérité*. Trad. par Didier SÉNÉCAL. Paris, 10/18 (coll. Fait et cause).
- FREARS, Stephen (réalisateur) (2016). *Florence Foster Jenkins*. Qwerty Films.
- FROGNEUX, Nathalie (2013). « Du manque de franchise de Jérôme Cahuzac », *La Revue nouvelle*, 76 (2013) n°9/septembre, p. 37-49.
- (2019). « Philosophical insights. The weight of truth in new families », *Adults and children in postmodern societies. A comparative law and multidisciplinary handbook*. Éd. par J. SOSSON, G. WILLEMS, G. MOTTE. Cambridge, Intersentia, 2019, p. 641-656.
- GABEL, Joseph (1995). *Mensonge et maladie mentale*. Paris, Éd. Allia.
- GARY, Romain [AJAR, Émile] (1976). *Pseudo*, Paris, Mercure de France.
- JANKÉLÉVITCH, Vladimir (1998 [1942]). « Du mensonge », ID., *Philosophie morale*, Paris, Flammarion, p. 203-286.
- MARGALIT, Avishag (2017). *On betrayal*. Cambridge (Mass.), Harvard University Press.
- PATOČKA, Jan (1983). *Platon et l'Europe. Séminaire privé du semestre d'été 1973*. Trad. par Erika ABRAMS. Paris, Lagrasse Verdier (coll. La nuit surveillée).
- (1988). *Le monde naturel et le mouvement de l'existence humaine*. Trad. par Erika ABRAMS. Dordrecht, Boston, London, Kluwer Academic Publishers (coll. Phænomenologica, 110).
- (1990). *Liberté et sacrifice. Écrits politiques*. Trad. par Erika ABRAMS. Grenoble, Jérôme Million (coll. Krisis).
- (1995). *Papiers phénoménologiques*, Trad. par Erika ABRAMS. Grenoble, Jérôme Million (coll. Krisis).
- (2017). *Socrate. Cours du semestre d'été 1946*. Suivi de *Remarques sur le problème de Socrate*. Trad. par Erika ABRAMS. Freiburg, Academic Press ; Paris, Cerf (coll. Vestigia. Pensée antique et médiévale. Initiation, 43).

- PINGEOT, Mazarine (2005). *Bouche cousue. Récit*. Paris, Julliard.
- PLATON. *Hippias mineur*, ID., *Œuvres complètes*. Sous la dir. de Luc BRISSON, Paris, Flammarion.
- PORÉE, Jérôme (2018). *Phénoménologie de l'aveu*, Paris, Hermann (coll. Hermann philosophie).
- KORICHI, Mériam (2019). *Mentir. La vie et son double*, Paris, Éd. Autrement.
- SERON, Xavier (2019). *Mensonges ! Une nouvelle approche psychologique et neuroscientifique*. Paris, Odile Jacob (coll. Sciences).
- SOLEMNE, Marie de (1999). *La sincérité du mensonge. Dialogue avec Boris Cyrulnik, Paul Lombard, André Bercoff, Christian Delorme*. Paris, Éd. Dervy (coll. À vive voix).
- TAGLIAPIETRA, Andrea (2001). *Filosofia della bugia. Figure della menzogna nella storia del pensiero occidentale*. Milan, B. Mondadori (coll. Sintesi).
- WILLIAMS, Bernard (2006). *Vérité et véracité. Essai de généalogie*. Trad. par Jean LELAIDIER. Paris, Gallimard (coll. NRF Essais).

RÉSUMÉ – Nous nous situons dans un cadre anthropologique pour parler de « vie dans le mensonge » ou vie en porte-à-faux, car elle dépasse la question morale de l'intention égoïste ou altruiste, et même des conséquences bonnes ou mauvaises de la tromperie pour le trompé. La vie dans le mensonge se caractérise par une déréalisation de soi et du monde qui brise les conditions d'un monde commun, par conséquent, elle ne désigne pas seulement celle du menteur qui se dédouble, de manière volontaire ou involontaire, mais rayonne dans l'entourage. Par conséquent, le mensonge et le secret, mais aussi le déni et la post-vérité s'avèrent être contigus, car ils prolifèrent de concert, mettant ainsi à distance le monde et les autres. Pourtant, des moments décisifs résonnent comme des appels possibles à une réunification de soi, afin de retrouver les relations aux autres plus proches et fiables et une certaine justesse dans le monde. Par contre, une fuite dans l'éloignement peut conduire à l'effondrement d'une vie ou au moins d'une vie commune.

ABSTRACT – We place ourselves in an anthropological framework to speak of « life in a lie » or cantilever life, as it goes beyond the moral question of a selfish or altruistic intention and even the good or evil consequences of the deception for the person deceived. Life in a lie is characterised by a loss of the reality of self and of the world, which shatters the conditions of a common world, and, as a result, it refers not only to the life of the liar who splits himself voluntarily or involuntarily, but radiates out to those around him. Thus lies and secrets, and likewise denials and post-truth, prove contiguous, as they proliferate hand in hand, thereby distancing the world and others. However, decisive events resonate as possible calls to reunification of self, with a view to recovering closer and more reliable relations with others and a degree of adequacy in the world. On the other hand, flight into isolation can lead to the collapse of a life or at least of life in common (transl. J. Dudley).

